

2018

Review: Au revoir Monsieur Friant

Khadija Khalife

University of Portland, khalifek@up.edu

Follow this and additional works at: https://pilotscholars.up.edu/ilc_facpubs



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Citation: Pilot Scholars Version (Modified MLA Style)

Khalife, Khadija, "Review: Au revoir Monsieur Friant" (2018). *International Languages and Culture Faculty Publications and Presentations*. 9.

https://pilotscholars.up.edu/ilc_facpubs/9

This Book Review is brought to you for free and open access by the International Languages and Culture at Pilot Scholars. It has been accepted for inclusion in International Languages and Culture Faculty Publications and Presentations by an authorized administrator of Pilot Scholars. For more information, please contact library@up.edu.

premier est resté auprès de son enfant, abandonné par sa compagne à un monde d'apocalypse; le second est finalement parti "dans la vérité" (34), enfui vers un pays cruel de sable et de soleil brûlant. Nous suivons, fébriles, leurs pérégrinations angoissantes et leurs rêves éteints. *La peau, l'écorce* forme donc le parcours chaotique d'un père désorienté qui déambule au hasard d'une ville en décomposition, sa fille serrée dans ses bras, et le calvaire d'un soldat à bout de force, sans souvenirs ni désir de vivre, à la recherche d'une mort rapide qui le délivrera de ses tourments. Il décrit minutieusement, comme à la loupe, le processus infernal de chute qui prend place quand la société et les corps se corrompent et s'étiolent. L'auteur, dans une prose resserrée et brutale, composée de phrases courtes et percutantes, déchire la surface des choses et des êtres pour dresser le portrait apocalyptique d'un monde sur le point de s'écrouler. Dans un âge de frontières illusoire érigées entre les hommes pour apaiser les peurs, il utilise la peau comme métaphore existentielle ultime du lien et de la séparation. L'écrivain s'astreint à défaire toutes nos illusions en découpant méthodiquement cette matière mystérieuse qui nous habille dans ses reliefs les plus sanglants: "La viande il faut la dénervier, aller dans les interstices, sinon ce n'est pas vraiment la peine" (76). L'homme ainsi délesté de son fardeau se trouve livré au monde, au "rouge du monde" (101). Il découvre alors avec angoisse ce prédateur avide qui "mord au ventre" (64) sans compassion. Or, nous apprenons de Civico, rien ni personne ne peut résister à cet appétit destructeur. Les liens qu'on pensait les plus forts, ceux qui font les civilisations et joignent les pères et leurs petites filles ne sont ici qu'un "mince fil" (92) qui finit par pourrir et tomber. L'auteur nous enseigne avec tristesse et fatalisme que si le corps nous lie, il nous défait dans un même mouvement. L'être vivant est un être mourant, car la mort, "elle t'attrape à la naissance et elle ne te lâche plus" (56). Civico insiste sur cette vérité à chaque ligne de son texte poétique et cruel. Il nous enjoint à assister sans flancher au spectacle impénétrable et effrayant de notre propre décomposition. Un théâtre littéraire morbide qui se suffit à lui-même. Un univers vide d'humanité, dépourvu de transcendance et qui n'attend finalement que la mort "car il faut bien que quelqu'un meure" (103).

University of Hawaii, Mānoa

Louis Bousquet

CLAUDEL, PHILIPPE. *Au revoir Monsieur Friant*. Paris: Stock, 2016. ISBN 978-2-23408-259-5. Pp. 98.

L'amateur de poésie et des Beaux-arts ne sera pas déçu par ce livre qui allie littérature, imagination et peinture. En vrai conteur, Claudel lit et anime une dizaine de toiles d'Émile Friant, un peintre naturaliste du dix-neuvième siècle. Il sort les tableaux du cadre de la description instantanée et invente aux personnages une histoire propre. Dans quelle mesure cette histoire est-elle véridique? L'auteur ne s'en soucie pas: "Je crois au pouvoir des songes, et la littérature n'est faite que de cette matière

volatile” (64), déclare-t-il. En effet, la magie de l’imagination et des mots opère puisque la vie fictive des personnages finit par ressusciter la vie réelle du peintre, et celle-ci résonne avec des souvenirs d’enfance de l’auteur mêlés aux scènes de la Toussaint et aux images de pêcheurs, de trimardeurs, de ponts, de péniches, de buveurs. Cette dernière correspondance n’a rien d’étonnant étant donné que le peintre et l’écrivain ont tous deux vécu à Nancy—à un siècle d’intervalle, il est vrai—et ont ainsi respiré le même air et vu les mêmes paysages, les mêmes berges et les mêmes canaux. Claudel réinterprète le destin de Friant dans ses toiles. C’est ainsi que la *Toussaint* célèbre la propre mort du peintre, et la “veuve explorée de *Douleur*” se penche sur son “talent exténué” (57). Dans une telle mise en abyme, Claudel se projette dans le destin de Friant sans que le rapprochement frise le délire. Il ressent la même rage qu’on observe dans les premiers tableaux du peintre (58). Il pressent le même destin d’une noyade symbolique (62). Enfin, la biographie de Friant évolue vers l’intimité. Claudel s’adresse directement au peintre qui devient un “copain” (69) et “un frère refusé” (70) dont il révèle les pensées intimes. Ceci dit, au-delà de la ressemblance et de l’illustration d’une destinée humaine, Claudel s’interroge, par le biais de la peinture, sur le sens de l’art et celui de l’écriture. Le succès artistique ne nous sauve pas, affirme l’auteur, pour qui la fréquentation mondaine “nous perd” (57). En outre, Claudel se démarque de la conception de l’art comme gage du salut: “il y a aussi tout ce mal que j’ai fait autour de moi, que d’autres ont fait avant moi, [...] et que mes mots ne rachèteront jamais” (67). Quelle serait donc la mission de l’artiste? Simplement du “ravaudage” (37): “Les couleurs et les mots sont des béquilles ou des échafaudages, des essais maladifs. Des plâtres que l’on essuie sans cesse” (57). Toutefois, l’œuvre d’art reste indispensable parce qu’elle rassure, de la même façon qu’un enfant se rassure lorsque, plongé dans la nuit effrayante de sa chambre, il voit entrer sa mère pour lui donner un baiser (67–68). Malgré l’ombre de quelques regrets chez l’artiste, les pages finales diffusent une vision de renouveau à travers la figure de la grand-mère, qui “songe en riant que la vie sera pour elle un grand bouquet de roses” (78–79).

University of Portland (OR)

Khadija Khalifé

DAMAS, GENEVIÈVE. *Patricia*. Paris: Gallimard, 2017. ISBN 978-2-07-273179-2. Pp. 136.

Ce texte s’inscrit dans la lignée des livres consacrés à la situation des sans-papiers. Patricia, française, et Jean, originaire de la République centrafricaine, se sont rencontrés au Canada, où Jean végète depuis une dizaine d’années, ayant pratiquement abandonné les rêves qui l’ont poussé à quitter l’Afrique. Sa rencontre avec Patricia est l’occasion de se remettre à rêver, comme on le répète parmi les clandestins: “Au côté de la femme blanche, l’homme noir ne craint rien. De l’homme blanc tu te méfieras, mais la femme blanche peut tout” (17). Et c’est ce qui se confirme, Patricia ayant décidé qu’“à tout problème, il y a une solution” (21). Elle trouvera bien des solutions, mais en